

Jamais année semblable à celle qui vient de s'ouvrir. Nous vivons dans une atmosphère de mélodie, d'harmonie, de poésie, d'enchantements de toute sorte. M. Félicien David, à qui personne ne songeait il y a un mois, enivre la foule qui se presse au Théâtre-Italien, et, à chaque exécution de sa merveilleuse symphonie du *Désert*, on savoure de plus en plus le charme de cette musique si limpide, si colorée, si mélodieuse, si mollement rêveuse. Un autre compositeur d'un talent puissant et grandiose, M. Berlioz, nous convie aux fêtes musicales qu'il fait alterner avec les séances de la Société des Concerts. Enfin, cette Société vient d'inaugurer sa dix-huitième session par un concert des plus brillants.

Deux œuvres qui, l'année dernière, avaient fait leur première apparition dans la séance d'ouverture, ont figuré aussi sur le programme de la séance de dimanche dernier. Elles étaient encore nouvelles. Ces deux œuvres sont la symphonie en *la mineur* de M. Mendelssohn et la marche avec chœur des *Ruines d'Athènes*, de Beethoven.

La symphonie de M. Mendelssohn se compose de quatre parties parfaitement distinctes, mais néanmoins faisant suite les une aux autres, séparées par un point d'orgue de suspension. Le premier allegro est précédé d'une admirable introduction; malheureusement l'idée principale de cet allegro manque de distinction et d'originalité; ce défaut est bien racheté par les développements qui, dans la deuxième reprise surtout, sont d'une grande richesse.

Le *Scherzo* en *fa*, à quatre temps, est une ravissante fantaisie. Il est suivi d'un adagio qui, à mon sens, est un des plus beaux qui existent. Rien de plus suave, de plus pénétrant, de plus intime que cette mélodie qui apparaît d'abord aux violons, passe ensuite aux violoncelles et que l'auteur n'abandonne jamais un instant. C'est là, // 20 // je le répète, un morceau de premier ordre, où la largeur, l'élégance de la facture le disputent à la hauteur de l'inspiration.

Le finale m'a paru moins remarquable que les précédents morceaux, à l'exception pourtant d'une *coda* d'un style pompeux et qui semble appartenir à quelque chant populaire. Cette péroraison est d'un grand effet, elle en produirait un plus saisissant encore, si elle était prise sur un mouvement plus lent et plus solennel.

Que dire de cette scène d'*Idoménée* de Mozart, de ce récitatif, de ce solo, de cet orchestre qui pleure, de ce chœur qui jette ses lamentations à travers la voix vibrante d'Alexis Dupont? Que dire aussi de cette marche religieuse dans laquelle Mozart a suivi les traditions de Gluck, sans néanmoins cesser d'être Mozart? C'est le comble de l'expression musicale, c'est la beauté antique, c'est aussi le comble de l'art. L'émotion ne saurait aller plus loin. – Et c'est pourquoi, malgré le talent très-distingué d'un jeune violoniste, M. A. Moeser, de Berlin, nous avons eu à peine la force d'écouter le nouveau

concerto de M. de Beriot, que le virtuose a rendu d'une manière remarquable. Ce jeune homme est de la grande école classique du violon. Son jeu est ferme, audacieux, d'une précision et d'une justesse irréprochables. Il a été fort applaudi à trois différentes reprises. La marche avec chœur des *Ruines d'Athènes* a, comme l'année dernière, été redemandée. Des profondeurs de l'orchestre arrive comme un écho d'un rythme confus et d'une mélodie encore indistincte. Les timbales marquent le rythme, les instruments à vent, où dominant le basson, la clarinette, la flûte, dessinent le chant lointain. Singulière puissance de l'art! Il est question d'Athènes, et à peine quelques mesures sont-elles articulées, que l'on se figure y être transporté. À mesure que le groupe harmonieux approche, les perceptions deviennent plus nettes, les contours mélodiques s'accusent et s'éclairent; les violons, les altos, les violoncelles se mêlent à la masse sonnante, et la marche se déroule dans son ensemble. La marche finie, l'orchestre recommence. Maintenant c'est le tour des voix: elles viennent se poser une à une, tantôt la voix des hommes, tantôt celle des femmes, sur la masse orchestrale, pour soutenir alternativement une simple note, une pédale intermédiaire; ce sont les voix qui accompagnent l'orchestre. Tout cela captive, tout cela est merveilleusement gradué. La marche finit encore; mais cette fois elle est entonnée par le chœur et l'orchestre à la fois, elle se poursuit et s'achève dans un *tutti* solennel. La symphonie en *ut* majeur de Beethoven a terminé cette belle séance. Elle a été fort bien accueillie, et le scherzo en a été bissé à cause d'une petite fusée des premiers violons dans le trio, laquelle a le privilège d'enlever cet auditoire sérieux et d'élite. On a trouvé cette musique facile, agréable, claire surtout. Remarquez bien que, lorsque l'on parle d'une musique *claire*, il est toujours question d'une œuvre qui date de vingt, ou trente, ou cinquante ans. Pense-t-on que les quatuors de Mozart, que son *Don Juan* [*Don Giovanni*], fussent trouvés *clairs* au moment où l'immortel auteur venait de les écrire? C'est la question à laquelle j'attends une réponse. Beethoven a commencé par faire comme Haydn et Mozart, dans la sonate, dans le quatuor, dans la symphonie; c'était assez bien déjà. Puis, au lieu d'être Mozart, il est devenu *lui*. Je ne veux pas dire que *lui* soit au-dessus de Mozart, car, dans l'appréciation des monuments d'un art tel que la musique, qui, malgré les assertions de certains pédagogues, progresse et se transforme toujours, il faut savoir tenir compte de la première des lois, de la loi du temps. Mais, enfin, j'aime mieux Beethoven fait homme, ne puisant plus ses inspirations que dans son génie indépendant, que Beethoven imitateur.

L'exécution a été au-dessus de tout éloge. Un second violon, un seul, dans la symphonie de Mendelssohn, est parti un peu trop tôt, et a fait entendre un *sol* grave qui appartenait à la mesure suivante. Quel étonnant orchestre que celui auquel on ne saurait reprocher que de pareilles et rares inadvertances!

LA FRANCE MUSICALE, 19 janvier 1845, pp. 19-20

Journal Title: LA FRANCE MUSICALE
Journal Subtitle: None
Day of Week: Sunday
Calendar Date: 19 JANVIER 1845
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: HUITIÈME ANNÉE
Year: 8
Series:
Pagination: 19 à 20
Issue: 3
Title of Article: SOCIÉTÉ DES CONCERTS.
Subtitle of Article: DIX-HUITÈME ANNÉE. – PREMIÈRE SÉANCE.
Signature: J. D'ORTIGUE.
Pseudonym:
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Internal main text
Cross-reference: